

## Les Chams sot, dissidence de l'islam cambodgien

*Agnès De Féo*

**M**inoritaires de la minorité musulmane du Cambodge, les Chams *sot* (littéralement Chams purs) résistent au grand mouvement de revendication identitaire qui séduit aujourd'hui la majorité des musulmans du pays. Arrivés au Cambodge tardivement par rapport aux autres Chams, originaires eux aussi du Champa (l'ancien royaume hindouisé vaincu par le Vietnam), les Chams *sot* représentent quelques dizaines de milliers de Chams dans une population musulmane totale d'environ un demi-million. Leur communauté est répartie en 35 villages dans les provinces de Kampong Chhnang, Pursat et Battambang, sur des terres éloignées de l'eau. Ils racontent qu'elles leur ont été concédées par le roi khmer Ang Duong au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est pourquoi, ils ne sont pas localisés comme les autres Chams (traditionnellement pêcheurs et marins) sur les bords du Mékong, du Tonlé Sap ou du golfe de Thaïlande.

Contrairement aux premiers réfugiés chams de la grande migration de 1471 qui se sont convertis au Cambodge au contact des marchands malais, les Chams *sot* ont effectué leur migration à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle alors qu'ils étaient déjà musulmans. Depuis, ils refusent les influences étrangères, tel l'islam malais, pour rester fidèles à leur

islam synchrétique du Champa. Actuellement, les Chams *sot*, également dénommés *jahed* (les pieux ascètes), représentent une minorité indépendante face aux conflits qui divisent la communauté musulmane du Cambodge entre les partisans d'un islam moyen-oriental et ceux du Tabligh. Considérés par les Chams « orthodoxes » – qui prient cinq fois par jour – comme des Chams non musulmans qu'il s'agit de convertir à l'islam, leur pratique religieuse les a marginalisés dans leur propre groupe ethnique, notamment à mesure que leurs coreligionnaires optent pour un islam purifié. Pourtant les *jahed*, descendants des Chams *bani* du Vietnam islamisés au XVII<sup>e</sup> siècle, se reconnaissent parfaitement dans la foi musulmane.

### **Les rites de la discorde au sein de la communauté chame**

La distinction entre les Chams *sot* et les autres Chams du Cambodge réside dans leur interprétation des obligations musulmanes. Les Chams *sot* ne prient qu'une seule fois par semaine, le vendredi. Ils se nomment *kaum jumaat*, le « groupe du vendredi », s'identifiant à leur pratique rituelle exclusivement hebdomadaire en opposition à ceux qui prient cinq fois par jour.

Le village d'O Russei (province de Kompong Chhnang), à une cinquantaine de kilomètres au nord de Phnom Penh, est le centre de la communauté des Chams *sot* où réside leur chef, *ong nur* Kai Tam, qui porte également le titre mandarinal cambodgien d'*oknha*. Kai Tam affirme sa détermination de ne prier que le vendredi en accord avec les traditions et se justifie par la sincérité d'intention : « *Mieux vaut prier une seule fois par semaine et être bon, plutôt que de prier cinq fois par jour et être mauvais le reste du temps* ». Enfin, il rejette la pression des prédicateurs venus les sermonner. Des musulmans arabes, pakistanais, thaïlandais et malais ont déferlé en groupe au début des années 1990 pour tenter de les convertir aux cinq prières canoniques en leur offrant de l'argent pour financer une nouvelle mosquée. Kai Tam soupire : « *Nous voudrions bien accepter leur argent, mais nous ne voulons pas changer nos traditions. Car leur générosité, c'est pour nous convertir aux cinq fois par jour.* » Il conçoit l'adoption des pratiques régulières de l'islam comme une trahison blâmable de la religion des ancêtres et en parle avec dérision : « *Si tout le monde prie cinq fois par jour, qui va garder la tradition de la prière une fois par semaine ?* »

Cette longue prière du vendredi est psalmodiée en cham et en arabe par une cinquantaine d'hommes pieux tout de blanc vêtus. Les hommes âgés restent assis à l'arrière et sont dispensés des prosternations. Les jeunes ainsi que ceux qui travaillent en ville, habillés à l'occidentale, se tiennent assis sur le parvis, ils peuvent y assister sans entrer à l'intérieur. Car une cérémonie d'ordination, *ta pat*, est nécessaire pour être habilité à prier dans la mosquée. Les initiés sont alors appelés *ong chowe* et, habillés de blanc, doivent avoir un comportement moral irréprochable. La mosquée n'est pas autorisée aux femmes, vêtues d'une tunique de soie noire sur un sarong de couleur avec un *krama* (l'écharpe nationale cambodgienne à carreaux) jeté sur la tête. Elles sont une dizaine à écouter les psalmodies par les fenêtres. Plusieurs cycles enchaînent d'abord des louanges au Prophète, puis les *rak'a* (prosternations) qui composent la *salat* proprement dite et enfin le *dhikr* (répétition psalmodiée du nom de Dieu). Le prêche du vendredi consiste chez les Chams *sot* en la lecture d'un *katepa*, long manuscrit en rouleau dont le prêcheur, *katip* (de l'arabe *khatib*), conserve sept exemplaires différents. Celui-ci exécute son prêche un vendredi sur trois debout sur un *minbar* orné de guirlandes dorées et tendu de dentelle bleue. Selon les Chams arabophones, leur langue arabe est incorrecte et ressemble « à celle d'un enfant ». Autre objet de litige avec l'islam régulier : la circoncision, *katan* (de l'arabe *khitân*), qui consiste à faire couler quelques gouttes de sang sur le pénis du garçon à l'âge de 15 ans. Loin de l'ablation du prépuce, cette opération scelle néanmoins l'entrée du jeune homme dans l'islam.

Le ramadan (*ramowan*) est, lui, bien effectué durant 30 jours par tous les villageois. Les interdits du porc et de l'alcool sont eux aussi scrupuleusement respectés. En revanche le *hajj* n'est pas préconisé : « Pourquoi irions-nous à La Mecque, il nous suffit de méditer que nous y sommes » est la justification donnée par les Chams *sot*. Seuls trois membres d'O Russei ont effectué le pèlerinage : l'*imam* Moussa, le *bilal* Kaitet (qui fait l'appel à la prière) et *hadji* Kasim. Leur voyage, organisé par Sos Kamry, le grand mufti du Cambodge, a été financé par l'association du sénateur Vann Math de Phnom Penh. Les hommes politiques chams, tous musulmans orthodoxes, veulent les convertir à l'islam normatif. Or lorsqu'on interroge les intéressés, ils affirment s'y être rendus de leur propre chef, afin de vérifier

qu'ils professaient l'islam correctement et conforter leur position vis-à-vis des prédicateurs qui maudissent leurs pratiques. Finalement ils assurent très calmement qu'à La Mecque, aussi, les musulmans ne prient que le vendredi. Pour ne pas perdre la face devant les leurs, ils cachent la vérité à la communauté. Ils n'ont pas, contrairement à beaucoup de musulmans revenant de La Mecque, calqué leur pratique sur le modèle majoritaire. Ceci au grand dam des hommes politiques qui constatent avec dépit que l'investissement dans le pèlerinage n'a servi à rien.

### **L'héritage du droit musulman et de la matrilinearité**

Il n'en reste pas moins que les Chams *sot* sont bien musulmans, comme en atteste leur attachement au droit islamique qu'ils disent appliquer dans leur village. Pour le vol ou le meurtre, ils s'en remettent à la justice rendue par l'État. Mais pour tout ce qui n'entre pas dans le droit pénal cambodgien, *oknha* Kai Tam arbitre selon la justice de la communauté inspirée de la *charia* dans des limites bien définies. En ce qui concerne les relations sexuelles hors mariage (*zîna*), il rapporte qu'elles sont punies de cent coups de fouet, ce qui est effectivement la *hadd* (peine légale) prescrite dans le Coran (xxiv, 2). Puis il ajoute aussitôt que les Chams *sot*, dans leur bonté, ont réformé cette peine en divisant dans la longueur le rotin en dix fines lanières, pour ne frapper que dix fois les coupables. Le *bilal* Kaitet, chargé de l'exécution, confie ne frapper que très légèrement. Selon lui, les coupables sont contents d'être châtiés, car ils savent que c'est la tradition et non une punition. Si la fille est enceinte, il ne la touche pas mais double les coups sur le garçon. La lapidation pour adultère n'existe pas chez eux, les amants fautifs sont chassés du village et ne peuvent le réintégrer que s'ils obtiennent le pardon de leurs conjoints respectifs. Mais le péché le plus grave reste « *la trahison de la tradition et le non-respect de ses parents* », précise Kai Tam.

Quant au droit coutumier (*adat*), les Chams *sot* ont réformé les lois héritées du Champa. Les Chams sont à l'origine un peuple matrilinear du centre du Vietnam qui favorise les filles dans l'héritage. Mais avec l'exil au Cambodge, ils ont modifié la coutume et accordent l'égalité de l'héritage aux enfants des deux sexes. Il s'agit d'un compromis entre la matrilinearité (le fils n'hérite de rien) et le droit musulman (le fils hérite du double de la fille). En

cas de divorce, les biens sont partagés à égalité entre les époux. Par ailleurs, comme tout musulman, les Chams *sot*, très conservateurs, n'admettent les mariages mixtes qu'à condition que le conjoint non musulman se convertisse à l'islam. Mais avec un impératif de taille : si le mariage a lieu entre les deux communautés musulmanes, le conjoint qui fait la prière cinq fois par jour est alors contraint de ne prier que le vendredi.

Influencés par le droit musulman, ils ont concédé des modifications à leurs traditions venues du Champa. Ils sont ainsi plus proches d'un idéal coranique que les Chams musulmans, *bani*, du Vietnam qui boivent de l'alcool et transgressent facilement l'interdit du porc en dehors de leur village. Mais chez tous les Chams du Cambodge, comme d'ailleurs chez les Khmers, subsiste des restes de matrilinearité dans la matrilocalité : le couple s'installe dans le village de la jeune fille, près de la maison de ses parents.

### La voie du soufisme et l'influence du bouddhisme

Certains Chams *sot* choisissent le mysticisme. Sur le mont Katera, tout près des tombeaux des rois khmers à Oudong, à quelques kilomètres du village d'O Russei, se dresse une mosquée blanche aux volets bleus. C'est une maison carrée d'une seule pièce avec au sol des carreaux rouge et blanc, au fond le *minbar* bancal est orné d'une guirlande de tissus colorés. Pas d'écriture arabe ni aucun signifiant islamique ne laisse deviner qu'il s'agit d'une mosquée. Son nom est peint sur la façade en trois langues, khmer, cham et anglais : « The Islam Cham Temple of Eman San ». L'appellation de temple, associé au terme d'islam, donne l'idée d'un curieux mélange. La bâtisse porte le nom de l'imam San, dont usent les Chams *sot* pour nommer leur communauté : *kaum* Imam San (le groupe de l'imam San). Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'imam San était le maître du lieu, le possesseur de la colline. Il aurait pratiqué beaucoup de bonnes œuvres, il est pour cela vénéré aujourd'hui. On pourrait le comparer aux saints éponymes des ordres soufis locaux qui ont donné leur nom à leur confrérie. L'imam San est l'objet d'un récit hagiographique oral qui le présente comme une figure semi-légitime (1). Accusé de comploter contre le roi Ang Duong alors qu'il méditait dans la forêt, il obtint son pardon grâce à l'aide d'Abdul Of, un Arabe de la tribu des Quraysh venu spécialement au Cambodge, à la suite d'un rêve inspiré par Dieu, pour enseigner

(1) William Collins : *The Chams of Cambodia*, Center for Advanced Studies (1996) et sur le site : [www.cascambodia.org/chams.htm](http://www.cascambodia.org/chams.htm)

la religion et la mystique musulmanes. Grâce à lui, l'imam San put prouver sa haute spiritualité devant le trône royal en cessant un moment sa respiration puis en revenant à la vie. Ces pouvoirs surnaturels lui valurent en cadeau le mont Katera pour lui permettre de se retirer du monde. Depuis sa mort, cette colline est sacrée (*kramat*). Comme pour les saints fondateurs soufis, sa tombe, en contrebas de la mosquée, fait l'objet d'un pèlerinage pour son anniversaire une fois par an, appelé Maulot (de *mawlid*, anniversaire du Prophète). À cette occasion, les *jahed* des trois provinces se rassemblent – ils étaient plus de 7 000 au Maulot d'octobre 2004 – pour honorer le souvenir des ancêtres auxquels ils font offrande de gâteaux.

Quelques anciens, d'un âge bien avancé, y font habituellement des retraites dévotionnelles et vivent quelques temps ou plusieurs années dans de petites baraques en bois près du tombeau. Moins d'une dizaine d'hommes et de femmes y séjournent en reclus pour s'entraîner à la «*purification intérieure*». Chacun garde son propre domicile dans son village natal, mais vient à Oudong pour se consacrer totalement à la prière car «*Dieu a donné cette colline aux Chams pour qu'ils puissent prier dans la concentration*». L'expression «aller au *phnom*» (colline en khmer) signifie pour les vieillards se retirer à Oudong pour méditer. Hommes et femmes sont vêtus de blanc pour symboliser leur pureté. Une jupe foncée ou un *krama* de couleur portés par négligence leur vaut des réprimandes d'*ong nur Kai Tam*. Abutalib, 78 ans, scribe et chef de ce petit groupe, rédige des amulettes en cham et dans une écriture graphique rappelant l'arabe indéchiffrable, condition de leur pouvoir magique mais aussi signe de mauvaise connaissance de cette langue. Lorsqu'il explique les raisons de la prière une fois par semaine, il se lance dans un raisonnement énigmatique en pointant les organes de son visage comme autant de jours de la semaine. Puis Abutalib préconise de prier dans son cœur les autres jours. Il dit même «*prier 24h sur 24, penser et réciter le nom d'Allah en permanence*». Ils s'assoient en tailleur les mains croisées sur le ventre et les yeux clos pour faire la prière des autres jours. «*On prie dans son cœur face à La Mecque. On a Allah dans le cœur comme les bouddhistes ont Bouddha dans le leur. Le cœur suffit, pas besoin de faire le geste de prier.*» Cette allusion au bouddhisme est significative d'une longue cohabitation avec les Khmers et leur est souvent reprochée par les musulmans puris-

(2) Juliette Baccot :  
*Synchrétisme  
 religieux dans un  
 village cham du  
 Cambodge* (1968).  
 Thèse de doctorat  
 non publiée.

tes qui les accusent de s'inféoder à des *kafir*, infidèles. Juliette Baccot, auteur en 1968 d'une thèse de doctorat sur O Russei dont elle a fait une description minutieuse des rites de la vie, a traduit un de leurs manuscrits. Elle avance que « *l'expression Bouddha est utilisée également pour désigner Allah* » (2). Cette retraite même n'est pas sans rappeler celle des bonzes consacrant leur vie à la dévotion spirituelle. La manière qu'ils utilisent pour se saluer est un autre signe visible de cet héritage. Les *jahed* sont les seuls Chams à saluer les mains jointes comme les bouddhistes theravadins (majoritaires en Asie du Sud-est). Tous les autres y répugnent, disant qu'ils ne veulent pas faire allégeance à Bouddha.

Les Chams *sot* perpétuent une autre tradition, qui était autrefois la norme dans tous les villages chams et dans le monde malais, celle de l'appel à la prière au tambour comme à la pagode bouddhique. Celle-ci influe également comme modèle architectural de leurs mosquées : une base rectangulaire, un toit en pente à deux niveaux et des colonnes transversales, très différentes des mosquées à coupole et au toit plat de style moyen-oriental ou indien qui fleurissent aujourd'hui dans le paysage cambodgien. Aucun minaret ou inscription arabe ne permet de déceler une présence musulmane. « *Ils sont trop proches des bouddhistes*, disent leurs détracteurs. *Ils sont même plus intéressés par le bouddhisme que par nous les musulmans* ».

### **L'islam revisité par les croyances populaires**

Ces variations dans les obligations musulmanes ne sont pas les seules raisons de leur anticonformisme. Les restes de croyances antérieures à l'islam, comme les cérémonies de possession, font l'objet de condamnations unanimes de la part des musulmans engagés dans la voie orthodoxe. Des cérémonies mettant en scène les *neak cai*, esprits des anciens rois du Champa (qui ne sont pas sans rappeler les *neak ta*, esprits équivalents chez les Khmers), et d'autres divinités mineures s'incarnant dans un corps humain, le plus souvent une femme, sont encore pratiquées aujourd'hui. Ces transes sont accompagnées de musique au tambour et de danses. Kai Tam affirme avoir conscience que ces cérémonies appartiennent à la tradition chame qui n'a rien à voir avec l'islam, c'est pourquoi elles ne se déroulent pas dans la mosquée mais sur la place du village. D'autres pratiques s'éloignent de même sensiblement de l'idéal isla-

mique : les rites agraires dédiés à Pô Tahih Raja, la déesse de la Terre qui fait pousser les arbres et les plantes ; le sacrifice du buffle pour obtenir une guérison ; les innombrables rites d'exorcisme pour conjurer le mauvais sort et les consultations des femmes médiums. Mais ce qui fait surtout la renommée légendaire des *jahed*, comme de tous les Chams, est la sorcellerie. Redoutée par les Khmers, les Vietnamiens, mais aussi par les Chams eux-mêmes, elle serait la cause, selon certains, du profond respect que leur rendent les souverains khmers. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Antoine Cabaton rapportait leur réputation de *jalawöc*, preneurs de fiel d'un être humain vivant, qui avait pour vertu de rendre les Chams invulnérables (3). Cependant, toujours selon Kai Tam, ces traditions ont tendance à disparaître car le *gru*, guérisseur traditionnel qui confectionne les amulettes prophylactiques, et les femmes médiums ont un rôle secondaire depuis que la médecine est venue remplacer le surnaturel. Pourtant les esprits des ancêtres, *khmaoch*, eux, continuent d'être invoqués avec Ovloh [Allah], Mohamed et Pô Tahih Raja [déesse de la Terre] pour lutter contre les mauvais génies dans un étonnant syncrétisme.

Les Chams *sot* intègrent un double héritage, tradition chame et islam. Ils distinguent en les associant consciemment la coutume, *adat*, et la religion, sans vivre ce paradoxe dans la négation de la tradition comme les autres Chams qui rejettent aujourd'hui leur identité chame au profit d'une identité purement musulmane.

### Les gardiens de la tradition écrite

Leur préservation du passé se concrétise aussi dans la conservation de l'écriture chame dérivée d'un alphabet du Sud de l'Inde au temps de l'hindouisation du Champa. Cette écriture, toujours étudiée dans les écoles primaires des villages chams du Ninh Thuan et du Binh Thuan (les deux provinces vietnamiennes correspondant au dernier bastion de peuplement cham), a fait l'objet d'une légère évolution graphique au Cambodge. Les Chams « cinq fois par jour » ignorent avoir jadis possédé leur propre alphabet et utilisent une transcription en écriture arabe. Pour les Chams *sot*, cette perte de la graphie chame correspond à l'abandon de leur identité et l'adoption de l'alphabet arabe représente l'acculturation des Chams devant une influence étrangère, équivalente à une trahison de la mémoire du Champa.

(3) Antoine Cabaton : « Les Chams musulmans de l'Indo-Chine française », *Revue du monde musulman* (1907), et sur le site [aefek.free.fr](http://aefek.free.fr)



Outre l'écriture, les Chams *sot* sont également les seuls Chams à avoir conservé des manuscrits, dont il ne reste que de rares exemplaires rescapés de la destruction des textes religieux sous les Khmers rouges, alors que les autres Chams n'ont aucune trace écrite de leur histoire. La majorité de ces ouvrages sont religieux : prières, fondements de religion et versets du Coran rédigés tantôt dans un arabe que les Chams arabisants jugent truffé de fautes, tantôt en transcription chame lorsque l'écriture arabe a été oubliée. D'autres ont un contenu purement moral, tels les *souphoi*, traités de bonne conduite et de politesse, très importants dans la constitution des traditions de l'imam San. Ensuite viennent les amulettes et les textes magiques renfermant un enseignement secret que les Chams *sot* gardent jalousement.

### **L'identité sans la revendication : la fidélité indéfectible au roi**

En accordant la priorité aux traditions et à la culture locale, les Chams *sot* ont développé un esprit d'adaptation destiné à favoriser une cohabitation pacifique avec les Khmers en effaçant quelque peu leur particularisme islamique. Leur philosophie de vie est basée sur le respect, la politesse et la tolérance de l'autre, vertus également bouddhiques. Selon *ong nur* Kai Tam, les Chams *sot* veulent à tout prix ménager la susceptibilité des Khmers et craignent de mettre en danger cette harmonie s'ils revendiquaient une culture propre qui pourrait signifier une volonté d'autonomie. Ils veulent bien montrer une identité différente, mais seulement dans la mesure où celle-ci est reconnue par les autres Cambodgiens.

Si le spectre des Khmers rouges est toujours présent dans les esprits, ce phénomène s'explique surtout par la loyauté qu'ils vouent à la monarchie cambodgienne. Kai Tam n'a de cesse de clamer : « *On aime le roi car il soutient depuis toujours les Chams. Oui, nous nous souvenons du Champa, mais on n'a pas le droit de l'évoquer par fidélité au roi du Cambodge.* » Il est vrai que l'amitié des rois du Cambodge pour les Chams *sot* est proverbiale. Ainsi le nouveau roi Sihamoni a invité pour son couronnement les représentants des deux tendances de l'islam cambodgien : *oknha* Sos Kamry (le grand mufti) et *oknha* Kai Tam. Il perpétue la tradition héritée de son père qui les invitait chaque année pour son anniversaire et toutes les cérémonies officielles, prouvant que

les disciples de l'imam San, pourtant minoritaires, sont une communauté religieuse qui compte au Cambodge. Aujourd'hui, ceux-ci s'interdisent tout militantisme politique qui remettrait en cause le pouvoir établi et votent tous pour le Parti du peuple cambodgien (PPC) du Premier ministre Hun Sen au pouvoir.

### **Un syncrétisme en sursis**

Au milieu des années 1960, Juliette Baccot voyait déjà la cohésion des Chams d'O Russei s'effriter sous l'emprise de plus en plus solide de l'islam. Non prosélytes, le nombre de leurs villages se réduit peu à peu, car certains finissent par se convertir à l'islam orthodoxe. Malgré leur résistance aux prédicateurs, ils sont désarmés devant les nouvelles générations. Kai Tam, le chef, paraît soudain très vulnérable : « *Je ne peux rien interdire ni imposer, mais j'espère que les jeunes garderont la tradition.* » Les jeunes sont envoyés à Phnom Penn poursuivre leurs études et sont alors confrontés à une tentation de taille : la modernité, qui rend désuètes les traditions et les règles d'honneur de leur village natal. Sans moyens financiers, ils sont pris en charge par des associations chames comme la Cambodian Muslim Student Association (Camsa), financée par des fonds privés étrangers, qui héberge gratuitement des garçons musulmans. Son président, Sos Mousine, espère ainsi purifier l'islam cambodgien et les amener à « *prier cinq fois par jour* ». De même, le sénateur Vann Math envoie au Koweït et dans le Sud de la Thaïlande les enfants des Chams *sot* : « *Je ne sais pas encore si cela portera ses fruits, mais deux de ces étudiants ont déjà converti leurs parents à O Russei.* »

Finalement, la percée manquée des prédicateurs étrangers dans ces poches de résistance que sont les villages de l'imam San pourrait bien être réalisée par les jeunes eux-mêmes, formés à devenir les instruments efficaces d'une disparition progressive et définitive de la culture originale des Chams du Cambodge. À moins que les récentes ordinations qui ont consacré une dizaine de jeunes *ong chowe*, devenus aptes à prier dans la mosquée d'O Russei, ne représente une nouvelle manifestation de la pérennité des traditions des Chams purs.

**A.D.F.**